

LEÇON INAUGURALE DU COURS D'ANATOMIE COMPARÉE
DU PROFESSEUR JACQUES MILLOT.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,
MES CHERS MAÎTRES,
MES CHERS COLLÈGUES,
MESDAMES, MESSIEURS,

Je me présente devant vous en qualité de nouveau titulaire de la chaire d'Anatomie comparée du Muséum d'Histoire naturelle. Je ressens, croyez-le, tout l'honneur, mais aussi tout le poids d'une telle fonction. Occuper une chaire de l'importance de celle qui m'est confiée impose de grands devoirs. Ils vont désormais dominer ma vie.

Une leçon inaugurale n'est pas une leçon comme les autres. Il est permis d'y parler de soi, d'y entr'ouvrir la porte de la vie intérieure. Ce n'est pas à des disciples que je m'adresse aujourd'hui, mais à des maîtres ou à des amis. Laissez-moi donc placer le prologue de cette leçon sous le signe de la reconnaissance et de l'amitié.

Bien qu'aimant et fréquentant le Muséum depuis plus de vingt ans, je n'y arrive pas par une voie directe. Zoologiste d'élection dès mon éveil à la vie consciente, j'étais cependant au sortir du lycée partagé entre des tendances très diverses et fort incertain sur la carrière à choisir. L'archéologie, l'histoire, les explorations géographiques, la critique des œuvres d'art m'attiraient presque autant que l'étude des animaux. Je fréquentai d'abord la Faculté de médecine à titre de culture générale et sans aucune intention d'exercer dans l'avenir. Puis survint la guerre de 1914. Au retour de celle-ci, je fus orienté vers la recherche scientifique par Auguste PRENANT, dont les cours supérieurs d'Histologie me captivèrent. Ce fut sous la direction de ce Maître éminent que j'appris les techniques indispensables et que s'effectua l'essentiel de ma formation.

La disparition prématurée d'Auguste PRENANT me dérivait vers le Collège de France. Je retrouvai dans le Laboratoire d'Histophysiologie du Professeur Justin JOLLY, près d'un homme d'une rare générosité de cœur, l'atmosphère de haute tenue intellectuelle et morale sans laquelle je ne conçois pas le travail scientifique. Mais je n'avais au Collège de France aucune situation officielle. La mise à la retraite de Rémy PERRIER m'ouvrit la grande porte de la Sorbonne. Sous les auspices de deux Maîtres auxquels je ne témoignerai jamais assez de reconnaissance : Etienne RABAUD et Octave DUBOSCQ, je fus nommé Maître de conférences au P. C. B.

J'ai passé 12 ans dans le bâtiment de la rue Cuvier, dominant de ma fenêtre la plus belle partie du Jardin des Plantes, absorbé par un enseignement assez lourd et par des recherches variées de biologie, de systématique et surtout d'anatomie microscopique, stimulé par le contact quotidien de milliers d'étudiants enthousiastes dont l'ardeur à apprendre renforçait mon ardeur à les instruire... Mais, depuis longtemps, je souhaitais venir au Muséum, où m'attiraient un passé exceptionnellement glorieux, une atmosphère de calme et de recueillement idéalement favorable aux travaux de l'esprit ; où, en outre, des sentiments personnels d'admiration, de reconnaissance ou d'affection me liaient à la plupart des membres de l'Assemblée. La vacance de la chaire d'Anatomie comparée, me permettant de réaliser mon désir, a donné à mon activité scientifique son orientation définitive.

Ces vingt années de pérégrinations de laboratoire en laboratoire ne m'ont pas paru trop longues, car elles ont été riches d'expérience et jalonnées des plus précieuses amitiés. Mais je suis profondément heureux de consacrer désormais mon activité au Muséum, de pouvoir me dévouer à cet admirable établissement, d'avoir en perspective de longues années de travail dans un milieu plus propice qu'aucun autre à l'étude des sciences naturelles. Je ne voudrais pas médire des grandes Maisons que je viens de quitter et auxquelles je dois tant, mais le jeune naturaliste enfermé entre des murs épais, par trop sevré de vie animale et végétale, s'y sent souvent bien peu à l'aise. Au risque d'être jugé curieusement puéril, je vous confierai que voir des fleurs et de vertes frondaisons de la fenêtre de mon cabinet de travail, entendre le pépiement des oiseaux et de temps à autre le rugissement d'un lion impatient, traverser pour rendre visite à un collègue le plus beau jardin de Paris et le plus évocateur, où chaque arbre a son histoire, où chaque pan de mur est chargé de souvenirs, saluer en passant la maison de Cuvier, le platane planté par Buffon ou l'incomparable cèdre de Jussieu, me donnent des jouissances profondes ; je me sens alors en tel accord avec les gens, les bêtes et les choses, que je m'assure d'avoir trouvé ma vraie place dans le monde.

Je m'excuse de me laisser ainsi entraîner. Je n'oublie pas qu'une leçon inaugurale doit être avant tout historique et qu'il n'est pas de meilleure tradition. On ne saurait mieux commencer un enseignement qu'en faisant le point de l'œuvre déjà accomplie, qu'en rendant à ses prédécesseurs l'hommage qu'ils méritent. C'est pour soi-même une indispensable discipline, avant d'entreprendre une œuvre personnelle, que d'approfondir l'état antérieur des connaissances, les voies par lesquelles les progrès se sont effectués, la psychologie de ceux qui en furent les maîtres artisans. Ce devoir devient particulièrement impérieux lorsqu'il s'agit de la chaire d'Anatomie com-

parée, du fait de l'éclat incomparable de son passé si riche en données instructives et en sujets de réflexion. C'est pourquoi je vais dessiner aujourd'hui un premier et très rapide portrait de ceux auxquels je succède ici. Une telle revue historique et psychologique n'avait, chose curieuse, encore jamais été faite.

Dès son origine, le Muséum a joué un rôle capital dans le développement des études anatomiques. L'édit de fondation du Jardin du Roi, signé par Louis XIII en mai 1635, créait, on le sait, 3 offices de démonstrateurs et opérateurs pour 3 conseillers-médecins, chargés de la « démonstration des plantes » et de toutes les opérations pharmaceutiques nécessaires à l'instruction des écoliers. On ne devait donc primitivement enseigner au Jardin du Roi que la botanique et la chimie pharmaceutique ; mais bientôt, le cours qui avait pour titre l'« Intérieur des Plantes », c'est-à-dire l'étude des causes de leurs propriétés médicales, fut transformé en un enseignement d'anatomie¹. Celui-ci allait progressivement s'amplifier et se subdiviser pour engendrer trois des chaires actuelles du Muséum : Ethnologie, Anatomie comparée, Paléontologie.

Le premier démonstrateur, Marin CUREAU, sieur de LA CHAMBRE, n'appartient guère à l'histoire de l'anatomie. Homme de grande culture et praticien habile, il dut sa nomination à la protection de Richelieu et de Séguier. Ecrivain et moraliste plus qu'homme de science, il eut le mérite, encore assez exceptionnel à l'époque, d'utiliser la langue française pour tous ses ouvrages. Le puissant Cardinal lui en sut gré et en fit un des premiers membres de l'Académie française. Ses œuvres les plus célèbres : *Les caractères des passions* et *l'Art de connaître les hommes* eurent de nombreuses éditions et se lisent encore avec intérêt en dépit de leur style pédantesque et verbeux. Son fils François, qui le remplaça en 1671, absorbé par la pratique médicale, mourut en 1680 sans laisser de traces appréciables de son passage au Jardin du Roi où il fut brillamment suppléé par le célèbre chirurgien DIONIS. Vint après eux une suite de professeurs prestigieux qui valurent promptement à la chaire du Muséum une renommée universelle.

En premier lieu, Joseph GUICHARD DU VERNEY, membre de l'Académie des Sciences à 26 ans, professeur au Muséum à 29 ans, dont pendant un demi siècle l'enseignement fit époque. Son élocution remarquable attirait à ses cours, en plus des étudiants réguliers, des avocats, des comédiens et tous ceux qui voulaient se perfectionner en déclamation. Il mit l'anatomie à la mode au point que les gens du monde recherchaient les pièces préparées par lui, afin de les montrer en bonne compagnie. On trouve un écho

1. Cf. HAMY.

de ses succès dans la *Satire contre les femmes*, où Boileau décrivant les occupations d'une élégante de l'époque, vient à dire, après une longue énumération :

Puis d'une femme morte avec son embryon,
Il faut chez du Verney voir la dissection...

Quel progrès depuis le temps peu éloigné où les études anatomiques étaient réduites à une existence clandestine — où, pour approfondir leurs connaissances, Vésale et ses émules devaient déterrer des os dans les cimetières ou disputer aux corbeaux les cadavres pendus aux gibets de Montfaucon !

L'éclat de l'enseignement de DU VERNEY répandit sa renommée hors de nos frontières et attira à lui un grand nombre d'élèves étrangers. Une année, 40 Écossais vinrent à Paris uniquement pour l'entendre.

Bien qu'il fût professeur d'anatomie humaine, DU VERNEY ne laissait échapper aucune occasion de disséquer les animaux. La mort des pensionnaires de la ménagerie de Versailles lui en fournit de précieuses. Perrault, le célèbre architecte, qui était aussi un anatomiste éminent et mourut d'une piqûre reçue en autopsiant un chameau infecté, dirigeait les opérations que DU VERNEY exécuta à partir de 1674. C'est ainsi qu'eut lieu la fameuse dissection de l'Éléphant. Un Éléphant donné par le Roi de Portugal était le clou de la Ménagerie — on n'en avait pas vu en France depuis près d'un siècle. Lorsqu'il mourut en 1681, on procéda à son autopsie. Elle était commencée lorsque le Roi, sans s'être fait annoncer, entra tout à coup dans la salle et demanda où était l'anatomiste qu'il ne voyait pas : DU VERNEY, le scalpel à la main, sortit alors des flancs de l'animal où il était englouti et lui présenta les principaux organes.

Devenu très âgé, il se fit suppléer dans ses cours par son élève WINSLOW, puis en 1718, démissionna en faveur de son fils Emmanuel Maurice. Celui-ci abandonna ses fonctions en 1729 pour des motifs mal élucidés. François-Joseph HUNAUT fut nommé à sa place. Ce fut lui aussi un professeur brillant : sa réputation d'anatomiste a quelque peu diminué avec le temps mais on citera toujours avec éloge ses recherches sur le cerveau humain et sur la structure du crâne. Il mourut prématurément en 1742 (âgé d'à peine 41 ans), laissant une importante collection ostéologique qui fut achetée par l'Académie des Sciences et jointe à celle de du Verney déjà déposée au Jardin.

WINSLOW, le vieux suppléant de du Verney, lui succéda. Agé de 73 ans, il était le plus célèbre anatomiste de l'Europe. Il reprit ses anciennes fonctions et les remplit avec le même zèle que dans sa jeunesse. Il était originaire du Danemark et protestant. Venu étudier en France, il entra en relations avec Bossuet qui le convertit au

catholicisme et lui donna ses propres prénoms de Jacques-Bénigne. Entre autres découvertes anatomiques, il a attaché son nom à un hiatus de la cavité abdominale bien connu de tous les étudiants en médecine. Il vécut jusqu'à 92 ans: Lorsqu'il sentit qu'il ne pouvait plus remplir ses fonctions avec exactitude, il demanda un successeur. Antoine FERREIN fut désigné. Il professa avec une grande distinction et forma d'illustres élèves. La chaire revint ensuite à un éminent praticien, Antoine PETIT : il lui conserva la renommée qu'elle avait acquise. Professeur remarquable, il savait rendre intéressants les sujets les plus variés et l'amphithéâtre ne pouvait contenir tous ceux qui se rendaient à ses cours. Après quelques années, il se fit suppléer par VICQ D'AZYR, puis, se retirant complètement, céda la place à un troisième Antoine, Antoine PORTAL, médecin non moins distingué, esprit souple et fin, auteur de très nombreux écrits, mais manquant peut-être de vues originales et profondes. Très répandu dans le monde, il y fut, dit un de ses biographes, comme « accablé des faveurs de la fortune » et connut tous les honneurs. Mais ses débuts furent difficiles. Il eut à lutter, en commençant ses études, contre une vive répulsion que lui inspirait la vue des cadavres : il n'en triompha qu'à force de volonté. On raconte même que pour sa première dissection, il fut obligé de ruser avec lui-même et de n'approcher qu'à reculons du corps qu'il devait opérer ¹...

Avec PORTAL et la Révolution se termine la première époque de l'enseignement de l'anatomie au Muséum, vouée exclusivement à l'anatomie humaine, à l'anatomie médicale. Pendant toute cette période, c'est-à-dire pendant tout le xvii^e et le xviii^e siècle, le Jardin du Roi demeura le centre le plus actif d'études anatomiques de France et l'on peut même dire du monde, surclassant les Facultés de médecine dont il ne manqua pas d'exciter la jalousie. Il y eut de nombreux conflits entre la Faculté de Paris et notre grand Etablissement. La supériorité des Professeurs du Jardin Royal fut reconnue par une ordonnance du 20 janvier 1673 qui leur réservait, de préférence à tous autres, les corps des suppliciés, alors que primitivement, les Facultés disposaient seules des cadavres des condamnés à mort.

Dans les premiers temps, les Professeurs, qui ne portaient encore que le nom de démonstrateurs, assuraient seuls les cours et les dissections. La tâche était trop lourde. La robe longue et les grandes manches du costume magistral se prêtaient par ailleurs fort mal aux opérations délicates. Aussi ne tarda-t-on pas à doubler le démonstrateur initial — devenu Professeur, et désormais chargé exclusivement de tenir les « discours anatomiques », comme on disait à l'époque — d'un démonstrateur-adjoint, plus simplement vêtu, chargé de l'exécution et de la présentation des pièces. Au début de la

1. Cf. PARISET.

Révolution, le démonstrateur d'anatomie était Jean-Paul MERTRUD, chirurgien distingué. Buffon, qui l'aimait et l'estimait, le choisit pour remplacer Daubenton lorsqu'il se brouilla avec ce dernier. MERTRUD eut ainsi l'occasion de disséquer et d'étudier de nombreux animaux. Lorsque la Convention, réorganisant le Muséum, le dota de 12 chaires, l'enseignement de l'anatomie fut dédoublé : PORTAL conserva la charge de l'anatomie humaine, MERTRUD, déjà fort âgé, devint Professeur pour l'anatomie des animaux. Quelques années plus tard, CUVIER, succédant à Mertrud, fit transformer le titre d'Anatomie des animaux en Anatomie comparée.

On a tant écrit sur CUVIER depuis plus d'un siècle qu'il est bien difficile de parler de cet homme génial sans énoncer des lieux communs et des faits par trop notoires. Aussi me bornerai-je ici à rappeler les très grandes lignes de sa vie et de son œuvre. Vous savez que Cuvier, issu d'une famille de condition modeste, naquit à Montbéliard en 1769, la même année que Napoléon. Il vint au monde si débile qu'on crut longtemps qu'il ne parviendrait pas à l'âge d'homme. Le prénom de Georges, sous lequel il est universellement connu, ne figure pas sur son état-civil : c'est celui d'un frère aîné, mort prématurément, que ses parents, pour des raisons sentimentales, lui attribuèrent dans la suite. Son goût pour les sciences naturelles et pour le dessin se manifesta très rapidement. Une anecdote célèbre en témoigne : à peine âgé de 10 ans, un Buffon lui étant tombé entre les mains, il le lut avec ardeur et n'eut de cesse qu'il en eût copié toutes les figures pour les colorier d'après les descriptions. Sa famille le destinait cependant à la théologie et, sans un échec providentiel à un concours de bourse, il fût devenu pasteur. Ses dons précoces lui ayant attiré la protection du duc de Wurtemberg dont dépendait alors Montbéliard, il fut admis à l'Académie Caroline de Stuttgart, sorte d'Université où l'on enseignait les sciences et les arts. Il y fonda une Société d'histoire naturelle où il fit de nombreuses communications, prenant ainsi de très bonne heure l'habitude d'exposer ses idées avec clarté et méthode. Il quitta l'Académie en 1788, âgé de 19 ans : ne voulant plus être à la charge des siens, il accepta un poste de précepteur dans une famille de l'aristocratie normande. Le séjour qu'il fit au château de Ficquainville, près de Fécamp, fut une période féconde d'intense préparation et de recueillement, et un des événements les plus heureux de sa vie. Pendant sept années, il put travailler à cœur joie, acquérir l'usage du grand monde et ces manières distinguées qui ne furent pas inutiles à ses succès, passer enfin au calme, dans des conditions matérielles excellentes, toute la période révolutionnaire. Sympathisant au début avec le grand mouvement de rénovation — « la liberté et l'égalité

sont gravées dans le cœur de tout homme éclairé »¹, disait-il en 1790 — il ne tarda pas à être repoussé par les excès du régime : « Les têtes de ce peuple ne sont pas faites pour la liberté »², écrivait-il dès 1792. Il se consola en utilisant les nombreux loisirs que lui laissait son préceptorat à disséquer, étudier, dessiner, classer avec passion tous les animaux qu'il pouvait se procurer. Il notait tout ce qu'il observait et rédigea divers mémoires. Certains d'entre eux ayant été communiqués à Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, qui venait d'être nommé Professeur de Zoologie au Muséum, celui-ci y découvrit une moisson de faits nouveaux et d'idées originales : enthousiasmé, il appela à Paris le jeune précepteur, alors âgé de 26 ans, et décida le vieux Mertrud, qui dirigeait la chaire d'Anatomie des animaux, à le prendre comme adjoint. Ainsi entra au Muséum une des personnalités dominantes de son siècle qui devait jeter un nouvel éclat sur la renommée déjà hors de pair de notre établissement. Pouchet³ a décrit l'arrivée du futur grand homme dans ses habits provinciaux, conduit par Geoffroy Saint-Hilaire au Laboratoire d'Anatomie, alors situé au rez-de-chaussée du petit bâtiment dénommé depuis « maison de Cuvier ». L'assistant, le père Rousseau, était en train de disséquer, sur une table de marbre rouge⁴, le cadavre d'un prêtre mort à l'hôpital et non réclamé. Le nouveau venu demanda timidement qu'on voulût bien lui montrer l'appendice qu'il n'avait encore jamais vu, n'ayant disséqué que des animaux qui en sont dépourvus... Cette timidité ne dura guère. A peine installé dans la capitale, CUVIER justifia par ses mérites exceptionnels et par l'importance de ses travaux la confiance mise en lui. Il ne tarda pas à devenir illustre⁵. Elu dès 1796 à l'Académie des Sciences, il en devint six ans après secrétaire perpétuel, en même temps que Professeur titulaire au Muséum. Ce fut alors une marche ininterrompue vers les honneurs. Sa renommée s'étendit au loin. De toutes les parties du monde on lui envoyait des animaux. Même les têtes couronnées s'intéressèrent à ses recherches : l'impératrice de Russie prit la peine de faire récolter des Poissons à son intention.

Les recherches anatomiques n'occupèrent, on le sait, qu'une partie de sa vie. Parallèlement à sa carrière scientifique, il poursuivit dans les grandes commissions ministérielles, au Conseil d'Etat, une carrière administrative qui ne fut ni moins féconde, ni moins glorieuse. Sa volonté de se rendre utile était inlassable. Considérant que la méthode de l'Histoire naturelle rend l'esprit propre à « débrouiller

1. Lettres à Pfaff.

2. Lettres à Pfaff.

3. Leçon inaugurale. Mais POUCHET a confondu en une seule personne le père Rousseau (Simon Pierre), dont il est question ici, et son fils Emmanuel, qui fut Aide naturaliste de la chaire après lui.

4. Elle se trouve actuellement au Laboratoire de la Ménagerie.

5. « Il est venu comme un champignon, disait Daubenton, mais il est de bons champignons », ajoutait-il. (FLOURENS : Eloge de Duméril).

tous les genres d'affaires », il se plaisait à faire pénétrer la lumière de son esprit ordonné, généralisateur et pondéré dans les questions les plus diverses : organisation de l'enseignement, jurisprudence générale, budget de l'Etat, direction des cultes non catholiques et jusqu'à l'inspection militaire des frontières, dont il fut chargé vers la fin de l'Empire. Son appétit pour les charges et pour les honneurs a été l'objet d'âpres critiques. On peut lire dans Stendhal¹ quelques lignes féroces sur son goût pour les décorations. Son ambition était certes grande, mais pleinement justifiée, car il était de ceux qui n'acceptent des devoirs que lorsqu'ils ont la conscience de les pouvoir parfaitement remplir. On lui a fait grief d'avoir servi avec une égale fidélité la République et l'Empire, les Bourbons et les Orléans. Mais tous les gouvernements n'ont-ils pas besoin d'administrateurs intègres et de conseillers éclairés ? N'a-t-on pas trop souvent tendance en France à exagérer l'importance des régimes politiques ? Par delà la forme éphémère de ceux-ci, ce sont les intérêts de la Science et de la Patrie qu'il faut sans cesse considérer : CUVIER n'y a pas manqué, et s'est montré en toutes circonstances un grand serviteur de son pays.

Lorsqu'on évoque toutes les charges qu'il a assumées avec tant de succès, tous les travaux qu'il a menés à bien, l'étendue et l'importance des ouvrages qu'il a produits, on a peine à concevoir qu'un seul homme ait pu suffire à tant de tâches. C'est que sa puissance intellectuelle dépassait de beaucoup les limites ordinaires : compréhension rapide, discernement aisé, mémoire tenant du prodige, facilité plus prodigieuse encore de passer d'un travail à un autre immédiatement et sans effort — toutes ces qualités se trouvaient associées en lui à un degré rarement égalé. Une vie simple, laborieuse, ordonnée, méthodique leur donnait toute leur efficacité. CUVIER a travaillé jusqu'à sa mort sans se lasser ni s'arrêter jamais, se reposant d'une tâche par une autre. Aueun homme, sans doute, n'a cultivé au même degré que lui l'art d'éviter tout gaspillage de temps. Chaque heure avait son travail désigné : à ce travail était réservé un cabinet où tout ce qui le concernait, livres, dossiers, préparations, se trouvait réuni. Le grand anatomiste disposait ainsi de plusieurs pièces et de plusieurs pupitres ayant leur affectation distincte : il les utilisait à tour de rôle selon la tâche du moment. Il avait fait équiper sa voiture afin de pouvoir lire, et même rédiger, au cours de ses déplacements. Sa porte était largement ouverte, mais le plus souvent il recevait debout ceux qui venaient le voir et, une fois l'essentiel dit, son silence invitait clairement le visiteur à ne pas s'attarder inutilement. Avare non seulement de son temps, mais aussi de celui des autres, facilement impatient, il pressait chacun autour de lui.

1. *Vie de Henri Brulard*, I, p. 268 (édition Champion).

« Faites vite, hâtez-vous », étaient des mots habituels sur ses lèvres.

La supériorité intellectuelle de CUVIER avait son expression matérielle dans un crâne et un cerveau de dimensions exceptionnelles. On a gardé longtemps au Laboratoire d'Anatomie un chapeau du Maître ¹. L'usage était de le faire essayer à tout nouveau travailleur. On n'en trouvait jamais auquel il pût convenir : toujours le chapeau était trop grand, enfonçant jusqu'aux oreilles... A la mort du savant génial, on constata que le poids de son cerveau dépassait la moyenne de près de 500 grammes et que les circonvolutions étaient particulièrement bien marquées. Pourvu de cet organe démesuré mais parfaitement proportionné, CUVIER fait figure d'une sorte de phénomène cérébral, de véritable Hercule de la pensée ².

Analyser de près son œuvre scientifique, exigerait un cycle complet de conférences. Je rappellerai seulement ce qu'on lui doit d'essentiel. En premier lieu, il a complètement réformé la classification zoologique en la faisant reposer sur l'organisation : du chaos que formaient avant lui les animaux sans vertèbres, les animaux à sang blanc comme on les appelait alors, il a, dès ses premiers travaux, dégagé un certain nombre de classes bien caractérisées, qui ont été unanimement adoptées telles qu'il les avait déterminées. En second lieu, il a fondé trois sciences : l'Anatomie comparée, la Paléontologie, la Stratigraphie.

On a quelquefois refusé à CUVIER le titre de fondateur de l'Anatomie comparée. Certes, on peut arguer qu'il n'a créé ni le mot, ni la chose. On peut faire remonter les débuts de l'Anatomie comparée à Aristote, qui le premier souligna des analogies d'organes entre animaux très différents, ou tout au moins au grand naturaliste de la Renaissance, Pierre Bclon, penseur audacieux qui osa pour la première fois comparer le cerveau d'un animal, le Dauphin, à celui de l'Homme, dresser le squelette d'un Oiseau en face d'un squelette humain et désigner par les mêmes symboles les parties semblables de l'un et de l'autre. Par ailleurs, des notions rudimentaires de comparaison anatomique se rencontrent dans les écrits de tous les grands anatomistes des xvii^e et xviii^e siècles.

CUVIER arrivait donc sur un terrain préparé : avant lui cependant, l'Anatomie comparée n'existait pas en tant que science. Il en est sans conteste le fondateur, ayant su voir le premier qu'elle comportait des lois, ayant travaillé méthodiquement à dégager celles-ci, ayant formulé quelques-unes des principales.

Un des buts essentiels de la science est la liaison des phénomènes. On ne saurait donc concevoir en anatomie de loi plus fondamentale que celle des corrélations à laquelle CUVIER a attaché son nom. Le premier il a compris que la connaissance des organes est moins

1. Mon prédécesseur en a fait don à la salle des Souvenirs du Muséum.

2. Cf. ROULE.

importante que celle de leurs rapports. Ces rapports, il les a magistralement précisés : ce sont des rapports de subordination réciproque. Les corrélations anatomiques sont si étroites que de la connaissance d'un seul organe, si elle est complète, on doit pouvoir faire dériver celle de tous les autres. CUVIER non seulement l'affirme, mais le prouve : à l'étonnement de tous, avec quelques ossements, il restitue un animal entier et fonde ainsi la paléontologie. Qui ne connaît ces résurrections de tant de bêtes inconnues, extraites souvent du sous-sol même de Paris — résurrections paraissant tenir du miracle, mais en fait conséquences logiques d'un principe solide sorti du cerveau de CUVIER¹. De la paléontologie, le grand naturaliste a été tout naturellement conduit à la géologie ; et avec la collaboration d'Alexandre Brongniart, il a jeté les fondements d'une troisième discipline, la stratigraphie, en montrant que les fossiles permettent d'établir la succession et de reconstituer l'histoire des couches superficielles de l'écorce terrestre.

Ainsi CUVIER a levé le premier une partie du voile qui recouvrait le passé de la nature — geste d'une immense portée qui a élargi la vision humaine en prolongeant le domaine des vivants « jusqu'au plus éloigné de l'empire des morts ». Qu'importe, devant un tel résultat, que l'observateur se soit parfois trompé, que le penseur ait parfois fait fausse route. Car CUVIER n'a pas été à l'abri d'erreurs : erreurs de faits aussi bien que d'idées. Il en a même commis d'éclatantes : son célèbre Discours sur les révolutions du globe en témoigne. On sait que dans cet ouvrage, jugé à l'époque comme son chef-d'œuvre, CUVIER, méditant sur les fossiles, n'hésite pas à voir dans leur disparition l'effet de cataclysmes destructeurs, de révolutions du globe, nombreuses, subites et violentes, suivies de création d'êtres nouveaux, car à ses yeux, les espèces successives sont nées par créations particulières, indépendamment de celles qui les avaient précédées, comme de celles qui les ont suivies. Là, la science s'est écartée du grand naturaliste. Révolutions du globe et créations indépendantes n'ont pas résisté au progrès des connaissances et n'ont plus depuis longtemps qu'un intérêt historique.

Par ailleurs, n'admettant pas l'existence d'une échelle des êtres, CUVIER a âprement combattu l'idée d'un plan d'organisation commun à tous les animaux et d'une évolution des espèces. On lui a tenu rigueur de s'être opposé aux théories de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire. On l'a accusé d'avoir, en réduisant presque ses adversaires au silence par la supériorité de sa dialectique, stérilisé pendant près d'un demi-siècle en France la pensée zoologique. Mais peut-on relire la célèbre controverse académique de 1830 sans être frappé de l'inconsistance ou de la puérilité de beaucoup des arguments par lesquels les grands apôtres du transformisme s'efforçaient

1. A. MAYER.

d'étayer leurs intuitions géniales ? Peut-on nier que dans ce débat, le bon sens et la logique — à défaut de la compréhension — n'aient été du côté de CUVIER ? L'épreuve du temps n'a-t-elle pas été cruelle pour les théories évolutionnistes de la première heure ? Notre conception actuelle de l'adaptation, de l'action du milieu sur les organismes, de la transmission héréditaire des caractères est bien loin du Lamarckisme primitif et maintenant que nous pouvons les juger avec un suffisant recul, la plupart des critiques formulées par CUVIER apparaissent singulièrement pertinentes.

La vie de CUVIER a été justement qualifiée de « chef-d'œuvre »¹. Elle est en effet un chef-d'œuvre, parce que d'abord, elle est une œuvre. Elle est une vie voulue. Elle est l'effet continu d'une raison équilibrée, d'une volonté disciplinée, d'un labeur méthodique et ininterrompu. De plus, et c'est ce qui la rend si riche, elle est multiple : vie de savant, chercheur de faits mais non asservi aux faits, les dominant au contraire et les coordonnant — vie de philosophe, historien des sciences et biographe de savants — vie d'homme de société — vie d'homme public — vie d'homme d'action. Cette vie si féconde et si unie dans sa diversité fut interrompue par la mort en pleine maturité, alors que l'on pouvait encore attendre beaucoup d'elle : perte irréparable pour l'Anatomie comparée. Du moins la chaire du Muséum ne tomba-t-elle pas entre des mains débiles : CUVIER eut un successeur digne de lui en la personne de BLAINVILLE.

HENRI DUCROTAY DE BLAINVILLE, de pure souche normande, naquit à Arques en 1777². Destiné d'abord à la carrière des armes, il fut détourné de sa voie par la tourmente révolutionnaire. Venu à Paris après des études médiocres, il resta longtemps incertain sur la route à suivre. Livré à lui-même presque au sortir de l'adolescence et abandonné à tous les écarts d'une nature ardente et emportée, il n'usa d'abord de sa liberté que pour goûter à tous les plaisirs. Il tenta divers métiers, fut successivement élève de l'Ecole de Mars (l'école de guerre de l'époque), musicien au Conservatoire de Paris et peintre dans l'atelier de Vincent. Il s'essaya dans la comédie et dans l'opéra-comique. A 27 ans, il était ruiné et n'avait pas encore décidé de son avenir, lorsqu'entrant par hasard au Collège de France, il fut vivement intéressé par un cours de Lefèvre-Gineau qui enseignait alors la physique. La physique le conduisit à la botanique — la botanique au Muséum où il devint un auditeur assidu des divers Professeurs, et en particulier de Cuvier qui était déjà dans toute sa gloire. Séduit par la clarté de sa parole et par le dogmatisme de

1. Cf. A. MAYER.

2. Les différents biographes de BLAINVILLE ne sont pas d'accord sur sa date de naissance.

son enseignement, il résolut de se vouer à l'étude de l'anatomie. Il rompit aussitôt avec sa vie dissipée et, dévoré par la soif de connaître, se mit à étudier avec passion. A peine reçu docteur en médecine, il ouvrit un cours libre d'anatomie humaine. Un jour qu'il travaillait silencieusement dans les galeries du Muséum, Cuvier qui avait remarqué son zèle et son assiduité, mais ne lui avait encore jamais parlé, le prit à part et lui proposa de l'associer à ses recherches. Ainsi commencèrent entre ces deux hommes éminents des relations qui devaient connaître tant de vicissitudes au cours des années. Protégé par Cuvier, BLAINVILLE travailla avec plus d'ardeur que jamais, mena à bien une thèse sur l'Ornithorhynque et l'Echidné, entra en 1812 à la Faculté des Sciences comme Professeur d'Anatomie et de Zoologie, et fut choisi par son Maître pour le suppléer. Mais ce gentilhomme indépendant et susceptible n'était pas fait pour une position subordonnée. La tutelle de Cuvier ne tarda pas à lui peser. Leurs relations se tendirent progressivement et aboutirent bientôt à une rupture complète. Cuvier, esprit dominateur, eut, sans doute, le tort de vouloir dériver dans une certaine mesure à son profit le travail de son élève, mais celui-ci fit montre, dès cette époque, d'une humeur exagérément intraitable. « En voyant le monde composé comme il est de loups et d'agneaux, disait-il, j'ai consulté mon caractère et je me suis fait loup pour ne pas être dévoré¹. »

Il ne craignit pas d'entre en lutte ouverte avec son ancien protecteur, alors dans toute sa puissance. « Je m'assiérai un jour à l'Institut et au Muséum, en face de vous et malgré vous », lui avait-il déclaré en le quittant. Il devait tenir parole. Sa volonté, sa puissance de travail, la supériorité de son esprit, triomphèrent de tous les obstacles que Cuvier eut la faiblesse de vouloir mettre sur sa route. Il fut élu à l'Institut en 1825 contre Frédéric Cuvier et nommé au Muséum en 1830 à la chaire des Zoophytes, laissée libre par le décès de Lamarek. A la mort de Cuvier, BLAINVILLE obtenait de le remplacer. Il y avait tous les titres. Son œuvre, nourrie par un immense savoir, est considérable. Esprit analytique autant que synthétique, unissant à une culture encyclopédique une intelligence consciente de ses méthodes et une pensée systématique, il a touché à presque tous les groupes zoologiques, décrivant des espèces nouvelles, améliorant les classifications, disséquant, comparant, méditant sans relâche. Il avait entrepris la description de tous les animaux vivant en France, tentative gigantesque que des moyens matériels insuffisants ne lui permirent pas de mener à bien. Parmi ses ouvrages généraux il faut particulièrement retenir son *Organisation des animaux ou principes d'Anatomie comparée* et son admirable *Ostéographie ou description comparée du squelette et du système dentaire des cinq classes*

1. Cité par Quoy.

d'animaux vertébrés récents et fossiles, restée malheureusement inachevée. Il y a décrit en détail les squelettes de nombreux Mammifères, en les comparant à ceux des animaux de la même série, de façon à rendre les déterminations d'une rigoureuse exactitude, et en ajoutant tous les documents désirables concernant les principes de leur classification, leur distribution géographique et leur ancienneté à la surface de la terre. Cette œuvre magistrale aussi précieuse pour le paléontologiste ou pour le géologue que pour l'anatomiste, ne rencontra pas les appuis officiels qu'elle était en droit d'attendre et qui étaient indispensables à son prompt achèvement. BLAINVILLE y travaillait encore activement une heure avant sa mort qui survint brusquement le 1^{er} mai 1850, alors qu'il était âgé de 73 ans.

Insistons un peu sur la psychologie de l'homme, sur la valeur du professeur, sur les idées maîtresses qu'il défendit avec éloquence et obstination.

Du point de vue psychologique, les contemporains ont surtout retenu l'humeur atrabilaire, la misanthropie et l'esprit de contradiction presque systématique de ce grand savant. On l'avait surnommé *Erinaeus anatomicus*, le hérisson de l'anatomie. Il répandait la terreur jusque dans l'Institut. « Demandez à M. de Blainville son opinion sur quoi que ce soit, disait plaisamment Cuvier, ou même dites-lui seulement bonjour, il vous répondra : non ». La contradiction était en effet chez lui une sorte de besoin. Sans doute ne faut-il pas voir là seulement la manifestation d'un caractère mal fait, mais, pour autant peut-être, une nécessité particulière à l'élaboration de sa pensée : les controverses qu'il provoquait le stimulaient et l'aidaient à trouver la vérité.

Cette rudesse et cette agressivité extérieures revêtaient un homme d'une trempe peu commune, doué d'une âme noble et généreuse. D'un désintéressement absolu, d'une probité inflexible, il se montrait intransigeant pour tout ce qu'il croyait juste. On l'a souvent comparé à l'*Alceste* de Molière. S'il portait aux gens qu'il méprisait une haine vigoureuse, il était toujours prêt à obliger ses amis. Il leur ouvrait aussi libéralement que discrètement sa bourse et fut bien éloigné de cette sécheresse de cœur qui, aux dires d'Auguste Comte, accompagnerait presque fatalement la culture scientifique. Ses tendances aristocratiques ne l'empêchèrent pas de comprendre et de suivre de près le mouvement social de son époque. Exempt de toute cupidité vulgaire et de la puérile ambition dont ne sont pas toujours dépourvus les esprits les plus éminents, il eut la volonté d'arriver, tout en restant l'opposé d'un arriviste. Son ombrageuse fierté s'enflammait à la seule apparence d'une faveur reçue du pouvoir.

La réputation dont il a joui de son vivant a été due autant à son

enseignement qu'à ses travaux. « Professeur fascinateur »¹, il possédait au plus haut degré cette vivacité dans l'élocution, ce ton dominateur qui subjuguent les esprits et les entraînent. Il enflammait ses jeunes disciples par les formes hardies de sa logique emportée. Sa parole était complétée par un admirable talent de dessinateur. Ajoutons qu'il préparait très soigneusement tous ses cours : « Je l'ai méditée pendant huit jours, de 9 heures du matin à minuit », avouait-il, après une leçon difficile.

L'étude des rapports des groupes animaux les uns avec les autres et leur coordination en série était à ses yeux le problème zoologique primordial. A la manière d'Aristote, de Leibnitz, et de Bonnet il concevait en effet le règne animal comme une série continue d'êtres qui, devenant à chaque degré plus animés, plus sensibles, plus intelligents, s'élèvent des animaux les plus inférieurs jusqu'à l'Homme. Son but fut d'établir sur une base scientifique cette doctrine de l'échelle des êtres, de découvrir l'ordre zoologique à l'aide de la méthode comparative : les améliorations qu'il a ainsi apportées aux classifications ne se comptent pas. De l'unité du règne animal, BLAINVILLE concluait à celle de la création. La création étant unique a été nécessairement complète : tous les animaux existant à la surface du globe ou enfouis dans le sein de la terre sont sortis simultanément des mains de Dieu. Mais au cours des temps, de nombreuses espèces ont péri, laissant d'importantes lacunes : nous ne pourrions donc connaître la série entière qu'après avoir découvert toutes les espèces fossiles. Pour expliquer les disparitions, point n'est besoin d'imaginer des révolutions générales, des cataclysmes ; les causes les plus naturelles, l'action de l'homme, ont suffi pour détruire les races éteintes comme elles suffisent chaque jour encore pour détruire sous nos yeux les races vivantes. La doctrine paléontologique de BLAINVILLE s'oppose, on le voit, presque en tous les points à celle de Cuvier. Certes sa conception de l'apparition simultanée de tous les animaux est à jamais périmée, du moins sa théorie des causes naturelles de la disparition des espèces n'a pas eu, depuis plus d'un siècle, à être retouchée.

Blainville aurait souhaité que sa succession au Muséum échût au plus brillant de ses élèves, le jeune Pierre Gratiolet qui le suppléait depuis plusieurs années déjà avec un très grand succès. L'assemblée des Professeurs préféra à ce dernier un anatomiste chevronné, compatriote, parent et ancien collaborateur de Cuvier, Louis-Georges DUVERNOY. Né à Montbéliard en 1777 — la même année que Blainville — DUVERNOY fut d'abord pharmacien à l'armée des Alpes. Appelé à Paris par Cuvier, il participa à la rédaction des

1. Flourens.

Leçons d'Anatomie comparée. Il retourna ensuite pendant quelques années dans sa ville natale. En 1809, Cuvier le fit nommer à la Sorbonne. L'avenir le plus brillant s'ouvrait devant lui ; mais sa femme refusant de le suivre à Paris, il sacrifia sa carrière à sa famille et, pendant dix-huit ans, exerça la médecine à Montbéliard dans des conditions aussi modestes que fatigantes. Il reparut dans le monde scientifique en 1827, âgé de 50 ans, brisé de douleur, ayant perdu successivement sa femme et sept de ses enfants et demandant à la Science les consolations qu'elle seule pouvait lui donner. Professeur, puis Doyen à la Faculté de Strasbourg, il obtint ensuite la chaire que Cuvier avait occupée au Collège de France : il la cumula, après la mort de Blainville, avec la chaire d'Anatomie comparée du Muséum.

DUVERNOY est certes digne de toute notre estime. Savant consciencieux, formé à l'ombre de Cuvier dont il adopta fidèlement les doctrines, il fut pour celui-ci ce que Daubenton fut pour Buffon. Ses travaux sont riches de faits nouveaux. Mais quel qu'ait été son mérite, on discerne mal le bénéfice que pouvait retirer la chaire du Muséum de la venue d'un professeur de 73 ans, ayant déjà largement atteint l'âge d'une honnête retraite. Les cinq années qu'il y passa ne marquèrent guère dans son histoire : on ne saurait s'en étonner.

Son successeur, Antoine SERRES, originaire du Lot-et-Garonne, naquit peu avant la Révolution. Son père l'envoya à Paris faire ses études de médecine. Il conquit brillamment tous ses grades, devint inspecteur de l'Hôtel-Dieu, chef des travaux anatomiques à Clamart, médecin de la Pitié. Savant pathologiste et habile praticien, une clientèle aussi nombreuse que choisie lui ouvrait la voie de la fortune, lorsqu'il renonça complètement aux avantages de la profession médicale pour se consacrer à la recherche scientifique, et au Muséum où il fut d'abord nommé professeur d'Anthropologie, puis, sur sa demande, transféré à la chaire d'Anatomie comparée en remplacement de Duvernoy (1855). Dans cette deuxième partie de sa vie, SERRES, libre de se livrer exclusivement à son penchant pour l'anatomie et pour les spéculations philosophiques, produisit des œuvres d'une haute originalité qui lui valurent une réputation considérable et les plus grands honneurs. Ses travaux portèrent principalement sur le système nerveux, envisagé du triple point de vue de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie, sur le développement embryogénique, sur la tératologie et sur les lois de l'organisation animale.

Génie inductif par excellence, observateur et philosophe s'il en fut, « presque toujours seul avec sa pensée »¹, demandant à son esprit non seulement la signification, mais plus encore le complément

1. GUÉRIN.

de ce que ses sens lui avaient fait apercevoir, il n'employait guère le mot d'anatomie sans lui adjoindre les épithètes de « générale et transcendante ». Il n'est que de relever les titres de ses mémoires : « De l'abstraction en anatomie, » « Théorie des formations et des déformations organiques », « Principes d'organogénie », etc., pour juger des tendances synthétiques de ce savant de grande classe. Une partie de son œuvre a quelque peu vieilli et se laisse maintenant lire difficilement — les idées se démodent plus vite que les faits, — mais comment oublier qu'on lui doit la notion que l'organogénie équivaut à une anatomie comparée transitoire, alors que l'anatomie comparative correspond à une organogénie permanente, première approximation de la célèbre loi biogénétique fondamentale, qui a dominé le mouvement d'idées biologiques du XIX^e siècle. On lui doit, par ailleurs, des observations pénétrantes qui ont subi sans retouche l'épreuve du temps et ont servi de point de départ à de nombreux et féconds recherches. Ainsi dans un important ouvrage sur les lois de l'ostéogénie, couronné en 1820 par l'Institut à la suite d'un rapport très élogieux de Cuvier, il établit que, chez tous les Vertébrés, le système osseux est soumis à des règles de formation fixes et uniformes — que, dans toutes les classes, les os homologues sont formés du même nombre de pièces primitives — et que la grande variété qu'ils présentent d'un groupe à l'autre reconnaît seulement pour cause l'association différente des noyaux osseux élémentaires.

SERRES conserva intégralement, jusqu'à un âge avancé, son activité et ses forces intellectuelles. A 80 ans, il remplissait encore tous les devoirs de sa charge, venait chaque jour à son Laboratoire, ne manquait pas une Assemblée du Muséum; continuait à faire un cours très vivant, agrémenté de pittoresques digressions. Il n'avait du vieillard que les années et aurait pu justifier le mot charmant de Fontenelle qui, centenaire, s'excusait auprès d'une dame de ne pas ramasser avec assez de promptitude l'éventail qu'elle avait laissé choir à terre en s'exclamant : « Ah ! que n'ai-je encore mes 80 ans ! »

Paul GERVAIS occupa la chaire après Serres pendant 10 ans, de 1868 à 1878. Il y avait fait ses premières armes, puis, ayant émigré vers les Facultés des Sciences, avait été successivement Professeur à Montpellier, puis à la Sorbonne. Elève de Blainville qu'il aida dans plusieurs de ses travaux et particulièrement dans la publication de son grand ouvrage d'ostéographie, il effectua de nombreuses recherches zoologiques sur les groupes les plus variés. Mais c'est l'étude des Vertébrés fossiles, et tout spécialement des Mammifères tertiaires de France et d'Amérique du Sud, qui constitue l'essentiel de son œuvre. GERVAIS fut, avant tout, un zoologiste et un paléontologiste. Il ne s'intéressa guère à l'anatomie que dans la mesure

où elle permet de comprendre les organismes fossiles, aussi l'ostéologie le retint-elle presque exclusivement. On lui doit un certain nombre d'ouvrages généraux parmi lesquels des *Eléments de Zoologie*, une *Zoologie médicale*, une *Histoire naturelle des Mammifères*, une *Zoologie et Paléontologie française*, une *Zoologie et Paléontologie générale*, qui attestent sa féconde activité. Sans avoir autant de personnalité que ses devanciers, il fut un grand travailleur et le consciencieux continuateur de Cuvier et de Blainville.

Georges POUCHET, qui lui succéda, fut une des figures les plus originales de son époque. Né en 1833, il était fils de Félix Archimède Pouchet, lui-même savant d'une indéniable valeur, bien que son nom soit pour jamais attaché à sa controverse malheureuse avec Pasteur. De très bonne heure, Georges POUCHET donna des preuves éclatantes de son esprit d'initiative et de sa puissante activité intellectuelle. Avant même d'avoir terminé ses études de médecine, il était parti en mission à la recherche des sources du Nil ; il avait publié un ouvrage sur la *Pluralité des races humaines*, rédigé un *Précis d'Histologie*, le premier publié en France, découvert à Saint-Acheul la première hache préhistorique, Il ouvrit ensuite à ses frais, rue des Poitevins, puis rue du Jardinot, un Laboratoire d'Histologie, qui acquit vite une enviable notoriété. A 32 ans, il entra au Muséum comme aide-naturaliste d'Anatomie comparée, en remplacement de Gratiolet. Du fait de l'indépendance parfois excessive de son caractère, il ne s'accorda guère avec son chef de service, Serres, et moins encore avec le successeur de celui-ci, Paul Gervais. Leurs relations devinrent vite fort tendues. La révocation de POUCHET, plusieurs fois envisagée, fut décidée à la suite d'un article que celui-ci avait fait paraître dans l'*Avenir National*¹ et où il critiquait sans ménagement certains projets gouvernementaux relatifs au Muséum. Charles Robin recueillit l'aide-naturaliste destitué et complètement dénué de ressources, lui donnant la direction du Laboratoire d'Histologie zoologique de l'Ecole des Hautes-Etudes. Mais la personnalité de POUCHET ne pouvait rester longtemps dans la pénombre. En 1875, il fut appelé à suppléer Paul Bert à la Sorbonne. En 1879, les Professeurs du Muséum le désignaient pour succéder à Paul Gervais : il rentrait ainsi en maître dans le service d'où il avait été chassé 10 ans auparavant.

Il le dirigea pendant quinze années, donnant les preuves d'une activité peu commune. Il mena de front avec ses obligations professorales, qu'il accomplit toujours de la façon la plus consciencieuse, de nombreuses missions lointaines tant aux Açores qu'en Norvège, au Spitzberg ou en Amérique du Nord, et des recherches originales

1. 18 mars 1869.

portant sur les animaux les plus divers, des Protozoaires aux Cétacés, avec une évidente prédilection pour ces deux groupes extrêmes. Dans le cours de sa vie scientifique, POUCHET a cultivé tour à tour l'anatomie comparée, l'histologie qu'il introduisit au Muséum, l'embryologie, la physiologie, la tératologie. Certes on peut regretter que son activité débordante, son exubérance de force et de santé aient un peu trop multiplié les buts qu'il a poursuivis et que « la diversité des questions dont il a abordé l'étude ne lui ait pas toujours permis de tirer de ses conceptions tous les fruits qu'elles pouvaient porter. »¹ On ne lui doit pas moins des travaux de premier ordre et une ample moisson de notions nouvelles. Ses investigations sur les Péridiniens, dont il fut le premier à préciser la nature, l'amènèrent à découvrir des modes de multiplication jusqu'alors insoupçonnés. Son admirable analyse de l'influence des nerfs sur les changements de coloration des Poissons met harmonieusement à contribution toutes les ressources dont disposait la biologie de l'époque. En établissant que ces changements résultent d'une action réflexe dont les yeux sont le point de départ, et que la cécité supprime la fonction chromatique, en déterminant les voies par lesquelles les impressions rétinienne régissent les mouvements des cellules pigmentées, POUCHET ouvrait un chapitre nouveau de l'histoire du système nerveux. Plus tard, avec son élève Chabry, il aborda brillamment la morphogénie expérimentale, démontrant de façon saisissante l'influence du chimisme du milieu sur la forme des êtres vivants : les embryons d'Oursins, contraints de se développer dans de l'eau de mer dépourvue de sels de chaux n'élaborent plus de spicules et leur morphologie s'altère profondément : de véritables monstres chimiques sont ainsi créés.

POUCHET apporta la même activité féconde à accroître les collections du Laboratoire. L'intérêt qu'il portait aux Cétacés lui avait inspiré le projet de consacrer à ces créatures géantes, dont il avait recueilli de superbes spécimens, un bâtiment d'exposition spécial. Ce « cetaceum » aurait été unique au monde, mais des considérations pratiques, s'ajoutant à certaines mauvaises volontés, en empêchèrent la réalisation.

Causeur apprécié, homme du monde aimable et spirituel, POUCHET fut en relations suivies avec l'élite intellectuelle de Paris, en particulier avec de nombreux littérateurs : les Goncourt lui ont donné place dans leur *Journal* et Flaubert tenait de lui une partie des niaiseries qui illustrent l'ignorance de *Bouvard et Pécuchet*.

Positiviste convaincu, il avait pour les hypothèses une réputation invincible. A l'opposé de Serres, envers lequel il fut fort sévère², il n'appréciait guère l'anatomie philosophique ni « les

1. Cf. A. PETIT.

2. POUCHET, Leçon inaugurale.

spéculations où s'égarèrent parfois les esprits les plus distingués et sur lesquelles on a écrit des volumes dont le sort est de finir oubliés sur les rayons des bibliothèques ». Nul esprit n'était moins dogmatique que le sien. Prudent dans ses affirmations, discret dans ses négations, « à quoi bon discuter les croyances, disait-il, puisque nous ne sommes déjà pas d'accord sur les scepticismes, personne de nous ne faisant ses zéros de la même façon ». Son tempérament de lutteur, la conviction et l'emportement qu'il apportait dans les discussions faisaient de lui un adversaire redoutable. S'il ne fut pas toujours exempt d'une certaine rudesse dans ses rapports avec ses collègues et ses subordonnés, son amour passionné de la justice et de la vérité, sa loyauté et sa franchise absolues lui valurent les plus fidèles amitiés.

Pouchet fut remplacé par Henri FILHOL. D'origine toulousaine, né en 1843, celui-ci fut, comme Gervais, conduit à l'Anatomie comparée par la Paléontologie. A peine âgé de 20 ans, il inaugura la série de ses publications par une communication sur l'âge de la pierre dans l'Ariège. Venu à Paris pour faire ses études de médecine, il fréquenta assidûment le Muséum où il fut élève des deux Milne-Edwards. Après avoir mené à bien une thèse de sciences consacrée aux Mammifères des phosphorites du Quercy qui fut très remarquée, il partit aux antipodes comme naturaliste attaché à la mission astronomique de l'île Campbell. Sur cet îlot désolé, couvert de brouillard et battu par les tempêtes, il se dépensa avec un zèle infatigable dans les conditions matérielles les plus pénibles et rapporta de son voyage d'admirables collections qui enrichirent grandement notre établissement. Aussitôt revenu, il reprit activement ses belles études sur les Mammifères fossiles de France. Nommé Professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse, il n'hésita pas à résigner ses fonctions pour se rapprocher du Muséum, acceptant pendant près de dix ans une situation des plus modestes. A la mort de Pouchet un vote unanime de l'Assemblée lui confia la chaire d'Anatomie comparée. FILHOL en prenait possession à un moment particulièrement difficile : la Muséologie de cet important service était complètement à réorganiser. Un Palais nouveau allait remplacer les anciennes galeries qui depuis longtemps tombaient en ruine. Fondées par Cuvier un siècle auparavant et installées dès le début dans un local peu approprié, les collections n'avaient pu dans la suite, se développer dans un cadre digne d'elles. Sous l'action des injures du temps, bien des pièces étaient devenues inutilisables. C'était une besogne écrasante que de reconstituer avec de tels matériaux un Musée qui devait être au moins l'égal des plus illustres de l'Europe. Il fallait présenter, de manière à les rendre démonstratives et explicatives, toutes les parties disjointes du corps

des animaux. Il fallait s'efforcer de rendre attrayants pour les yeux, sans rien leur faire perdre de leur valeur instructive, les os blanchis des squelettes et les viscères si facilement sordides ou macabres. FILHOL entreprit cette tâche avec un tel courage et un tel dévouement que la réussite dépassa les espérances. Dès les premiers jours de son professorat, il se mit à l'œuvre, n'hésitant pas à interrompre tous ses travaux scientifiques personnels pour diriger lui-même la préparation matérielle des collections et leur installation méthodique. Le succès couronna ses efforts. Les anatomistes de tous pays qui ont visité les nouvelles Galeries ont été unanimes à leur rendre hommage, admirant le classement et la qualité des collections autant que les procédés utilisés pour leur présentation. Les préparations de splanchnologie en particulier méritent être considérées comme des modèles. Les visiteurs actuels peuvent encore juger de l'œuvre de FILHOL : les Galeries sont, en effet, restées presque exactement telles qu'elles étaient à la mort de leur créateur. Celui-ci pensait sans cesse à elles, rêvant de les mettre hors de pair, comptant sur un long avenir pour les perfectionner en y dépensant sans ménagement des forces qui commençaient à le trahir. Mais le surmenage qu'il s'était imposé lui fut fatal et le fit mourir prématurément en 1902, regretté de tous ceux qui avaient été appelés à l'approcher.

Quelque absorbé qu'il fût par la remise en état des collections de son service, FILHOL ne négligea en rien l'activité scientifique du Laboratoire. Il sut conserver auprès de lui les meilleurs collaborateurs de son prédécesseur. Il rétablit le département d'Histologie comparée, créé par Pouchet, mais supprimé à sa mort, qui sous la direction d'Auguste Pettit, plus tard chef de service à l'Institut Pasteur et secrétaire général de la Société de Biologie, attirait de très nombreux élèves et fut pendant un temps le centre de recherches histologiques le plus actif de notre pays.

FILHOL laissait en mourant la chaire d'Anatomie comparée en pleine prospérité, riche d'un siècle ininterrompu du plus fécond labeur et des plus glorieuses découvertes, dotée d'un Laboratoire parfaitement équipé et de splendides collections.

Il était légitime de penser que cette prospérité allait encore s'accroître du fait de la nomination comme titulaire d'une personnalité telle qu'Edmond PERRIER, doué de l'intelligence la plus vive et jouissant par ailleurs de beaucoup d'influence et de prestige. Il n'en fut malheureusement rien. Les hautes fonctions de Directeur du Muséum sont exceptionnellement absorbantes et lourdes : PERRIER, qui les exerçait dans le même temps, dut leur consacrer le meilleur de lui-même et leur sacrifier à peu près complètement son Laboratoire.

Edmond PERRIER, né à Tulle en 1844, manifesta dès son jeune

âge les plus heureux dons intellectuels. Brillant élève de l'École normale, il n'avait que 24 ans quand il fut appelé au Muséum comme aide-naturaliste par Lacaze-Duthiers. Nommé Professeur de Malacologie à 30 ans, membre de l'Institut à 48, il devint Directeur de notre établissement à 56 ans.

Lorsque le décès prématuré de Filhol rendit la chaire d'Anatomie comparée vacante, PERRIER désira s'asseoir dans le fauteuil de Cuvier. Comme l'avaient fait Blainville, puis Serres, il demanda à permuter : ayant eu satisfaction, il occupa cette nouvelle chaire de 1903 jusqu'à sa mort, en 1921. Un tel transfert n'avait rien qui pût choquer. PERRIER ne s'était pas seulement montré un zoologiste éminent, il avait fait œuvre d'anatomiste. Il était l'auteur d'études excellentes sur les organes segmentaires, le système stomato-gastrique et l'appareil circulatoire des Vers de terre, et de découvertes de première importance relatives à la structure et au développement des Echinodermes.

Il avait également abordé la morphologie comparée. Adepte enthousiaste des théories évolutionnistes qu'il contribua plus que quiconque à répandre en France, il consacra un important ouvrage : *Les colonies animales et la formation des organismes*, à la recherche du mécanisme élémentaire grâce auquel les formes vivantes les plus simples ont pu graduellement se compliquer. Il tenta d'établir que les animaux supérieurs ne sont autre chose que des associations, des colonies, d'êtres plus simples diversement groupés. Sa démonstration, partant des Polypes ramifiés, passait par les Vers annelés, où les individus constituants se disposent en une série linéaire, et se poursuivait jusqu'aux Vertébrés. Ces idées firent grand bruit à l'époque et suscitèrent de vives discussions. PERRIER enfin, avait attaché son nom à la tachygenèse, répétition accélérée, au cours du développement embryogénique des individus, des étapes successives parcourues par les ancêtres dans l'évolution phylogénique — notion capable d'éclairer certains des problèmes embryologiques les plus complexes.

Une fois en possession de la chaire de Cuvier, les circonstances, aussi bien que l'évolution de son esprit, amenèrent malheureusement PERRIER à délaisser progressivement la Science dont il était devenu le grand-prêtre. Pendant les 18 années où il présida aux destinées de la « Petite Roquette », surnom aimable que Maurice Maindron avait décerné au Laboratoire du fait de son extérieur un peu sévère, c'est comme directeur du Muséum qu'il convient de le considérer et de le louer. La mort d'Alphonse Milne-Edwards, auquel il avait succédé en 1900, lui avait offert un vaste champ d'activité : il s'y dépensa largement. Il lui fallut d'abord défendre l'indépendance du Muséum que l'Université de Paris cherchait à annexer et l'existence même du Jardin des Plantes qu'il fut un moment question d'exiler

sur le plateau de la Défense à Gravelles, afin d'élever sur son emplacement un Palais des expositions agricoles. Après avoir écarté ces graves menaces, il parvint à obtenir une partie des ressources nécessaires à la vie du Muséum en faisant reconnaître par le Parlement son autonomie financière et en fondant la Société des Amis du Muséum, dont l'action fut précieuse. Il eut par ailleurs le mérite de contribuer à orienter vers les colonies l'activité de notre établissement.

Les succès qu'il obtint au cours de son Directorat furent dus en grande partie aux relations personnelles que lui avaient assurées dans tous les milieux sa vive intelligence, son affabilité et l'autorité de son renom. Peu d'hommes occupèrent une aussi grande place dans le monde scientifique du début du xx^e siècle. Tous les honneurs vinrent à lui : membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Médecine, vice-président de la Société de Géographie, Président de la Caisse de la Recherche scientifique, de la Section biologique de l'Ecole des Hautes-Etudes, membre d'innombrables commissions : il suffisait à tout, allait assidûment partout, sans lassitude et avec joie. Sans force pour élaguer les tâches adventices, il ne savait résister à aucune sollicitation amicale : préfaces, articles de revues ou de journaux, conférences, distributions de prix, réunions variées, banquets, soirées mondaines, rien ne le rebutait, « il était toujours prêt à accepter »¹. Comment dans ces conditions s'étonner qu'il ait quelque peu déserté son Laboratoire et laissé une lourde tâche à ses successeurs ? Mais comment aussi ne pas déplorer cet abandon et ne pas regretter la perte pour l'anatomic d'une pareille activité et d'aussi grands dons ?

Raoul ANTHONY, mon prédécesseur immédiat, était fort différent d'Edmond Perrier. Breton, né en 1874 à Châtcaulin, il se destina d'abord au service de Santé militaire. Elève de l'Ecole de Lyon, il prit le goût de l'Anatomie auprès du Professeur Testut. Venu à Paris terminer une thèse sur le sternum des Mammifères, il fréquenta assidûment le Laboratoire d'Anatomic comparée, s'y plut et chercha à s'y fixer. La mort de Filhol lui facilita les choses : sur la recommandation du physiologiste Marey, Perrier, désireux d'introduire des hommes nouveaux dans le personnel de son service, choisit le jeune médecin militaire comme assistant. ANTHONY ne devait plus, dès lors, quitter le Muséum : il y fut nommé Sous-directeur en 1911 et Professeur en 1921, à la mort de Perrier.

L'homme était caractérisé par l'indépendance de sa pensée et par la puissante énergie qu'il mettait à défendre les gens et les causes qu'il avait adoptés. Dans un portrait inoubliable², il a été dépeint

1. Remy PERRIER.

2. Cf. *Revue Universelle*.

par René Benjamin comme le type du savant qui a su rester libre. Volontiers combattif, ce rude lutteur suivait son chemin en dépit de tous les obstacles. Il a mené contre la Sorbonne, qu'il estimait trop envahissante, une polémique qui est encore dans toutes les mémoires¹. Sa vaste culture, la curiosité de son esprit, l'ont souvent entraîné loin de l'anatomic, dans des domaines où d'ordinaire les naturalistes ne pénètrent guère. Attiré vers les disciplines philosophiques, il s'est particulièrement intéressé aux théories de Hobbes et a donné une excellente traduction du *Léviathan*. L'étude des crânes de la famille royale de Navarre l'a conduit à entreprendre une série de travaux d'érudition sur l'histoire du Moyen-Age et de la Renaissance dans la région pyrénéenne.

Il a consacré à l'anthropologie une part capitale de son activité. Introduit par Manouvrier dans l'École fondée par Broca, il en devint vite le principal animateur : il s'y dévoua jusqu'à sa mort, occupa pendant plus de 25 ans la chaire d'anthropologie anatomique, rétablie à son intention.

ANTHONY fut un grand travailleur. Son œuvre, considérable, comprend près de 300 notes ou mémoires. Ses recherches sur le cerveau y tiennent une place prépondérante et sont devenues classiques. ANTHONY a étudié cet organe chez les Mammifères variés, mais surtout chez les Singes ; la connaissance de ceux-ci, lui a donné la clef des particularités de l'encéphale humain. Avant que ses travaux aient éclairé la question, les circonvolutions cérébrales de l'Homme et des Singes paraissaient si spéciales que l'on pouvait croire que l'évolution de l'encéphale avait, chez les Primates, suivi une marche à part. Au cours de recherches échelonnées sur de nombreuses années, ANTHONY a prouvé qu'il n'en était rien ; il a pu mettre en évidence en effet, des transitions graduées entre les dispositions réalisées chez notre espèce et celles que présentent le reste des Mammifères. Il a montré par exemple, que l'operculation du territoire central, qui atteint chez nous son degré maximum, peut être suivie dans toutes ses phases chez les Singes supérieurs.

ANTHONY fut amené à étendre ses recherches aux hommes fossiles. Avant lui, nous ne possédions aucune donnée précise sur la morphologie cérébrale de nos lointains ancêtres. En collaboration avec Boule, il a publié une remarquable étude de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, complétée deux ans après par celle de l'homme de la Quina. Il a pu établir, par l'examen approfondi des moulages endocrâniens, que le cerveau des Moustériens présentait un mélange suggestif de caractères typiquement humains avec d'autres évoquant les Singes Anthropoïdes. « L'encéphale de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints, a-t-il conclu, est déjà un encéphale humain par l'abon-

1. Cf. « Pour la défense de notre culture intellectuelle. »

dance de sa matière cérébrale, mais cette matière manque encore de l'organisation supérieure qui caractérise les hommes actuels ».

La forme des circonvolutions n'est qu'un des problèmes de neurologie comparée auxquels s'est attaché Raoul ANTHONY. Les rapports entre le poids du cerveau et le développement de l'intelligence l'ont aussi beaucoup préoccupé. Il s'est efforcé d'améliorer les indices classiques de valeur cérébrale proposés par Dubois et par Lapieque. Quelques années avant sa mort, il suggérait de remplacer le poids de l'encéphale par la surface de section du corps calleux et de substituer à la valeur très variable qu'est le poids du corps la surface de section du bulbe. A l'aide de ces innovations heureuses, il parvint à apprécier le développement cérébral d'une manière beaucoup plus précise que ce n'avait été fait avant lui et à établir, à ce point de vue, entre les diverses espèces animales, une hiérarchie satisfaisante.

Lamarckien convaincu, ANTHONY ne pouvait négliger la morphogénie expérimentale, science d'une immense portée, capable mieux qu'aucune autre de nous éclairer sur les facteurs qui conditionnent l'évolution. Au cours d'expériences qui eurent un grand retentissement, il a mis en lumière le rôle important joué par la mastication dans la morphologie crânienne. En arrêtant, par exemple dès la naissance chez un jeune chien, le développement de la denture, on provoque un allongement craniofacial avec rétrécissement et surbaissement du crâne, un recourbement inférieur des maxillaires, une régression de l'arcade zygomatique — tous caractères que présentent les animaux naturellement édentés, tels que les Fourmiliers.

Il ne saurait être question ici de vous indiquer tous les sujets dont ANTHONY a abordé l'étude. Du moins ne puis-je passer sous silence les recherches sur la dentition comparée des Mammifères, qui l'ont beaucoup retenu dans la dernière période de sa vie et auxquelles il attachait une particulière importance. On admettait très généralement, avant elles, que la molaire originelle des Mammifères est « trituberculaire », c'est-à-dire formée de trois tubercules disposés en triangle. ANTHONY a vivement combattu cette théorie : il lui a substitué une conception « multituberculaire », d'après laquelle la dent mammalienne initiale porterait plusieurs rangées longitudinales de tubercules, la forme trituberculaire devant être considérée comme régressive. Cette thèse, quelque peu révolutionnaire, a suscité de vives controverses, tant en France qu'à l'étranger. Il est encore un peu tôt pour juger de sa valeur réelle. Mais la place capitale qu'occupe l'étude des dents dans l'identification et la classification des Mammifères actuels et fossiles donne toute leur portée aux recherches d'ANTHONY qui n'en espérait rien moins qu'une rénovation complète de la paléontologie mammalienne.

ANTHONY ne limitait pas la science qu'il cultivait à la seule découverte des faits, simples matériaux, mais cherchait en toute circonstance à s'élever jusqu'à la synthèse. Son œuvre, dont je n'ai pu donner qu'un insuffisant aperçu, fait honneur à la science française. Elle dépasse d'ailleurs les mémoires qu'il a publiés ; elle s'étend aux nombreux élèves qu'il a formés : ceux-ci ont accompli sous sa direction des travaux de haute valeur et plusieurs sont à l'heure actuelle titulaires de chaires à l'étranger.

Arrivé au terme de ce rapide historique, je m'en voudrais de ne pas ajouter que les Maîtres, dont je viens de retracer trop brièvement la vie, eurent souvent à leurs côtés des hommes d'un rare mérite. Comment ne pas évoquer par exemple l'excellent LAURILLARD, le plus intime et le plus dévoué des collaborateurs de Cuvier, dessinateur remarquable, devenu un paléontologiste accompli — ou Pierre GRATIOLLET, élève et suppléant de Blainville, auteur de travaux sur le cerveau qui comptent parmi les plus mémorables qu'ait produits l'anatomie au XIX^e siècle : deux fois candidat à la chaire, il fut deux fois évincé par des concurrents dont la valeur, quelque grande qu'elle fût, ne surpassait cependant pas la sienne. Qu'il me soit, en outre, permis de citer un contemporain en la personne d'Henri NEUVILLE. Je n'ai pas ici à souligner la haute qualité de son œuvre personnelle qui est encore loin d'être achevée, mais je suis heureux de rendre hommage à ce grand serviteur du Muséum qui se dépensa sans compter auprès de Filhol pour organiser les galeries d'Anatomie, qui contribua pour la plus large part à la sauvegarde des collections au cours des vicissitudes de ces 40 dernières années, en même temps qu'à l'exécution des belles préparations splanchnologiques qui en sont un des principaux ornements.

Maintenant que nous connaissons dans ses grandes lignes le passé de la Chaire, regardons vers son avenir. Exeusez-moi si je suis très bref, mais en cette matière les paroles ne comptent guère : seuls valent les actes.

De temps à autre, on entend proclamer la fin de l'anatomie, science morte, vieux tronc dépourvu de toute sève, et ces propos pessimistes trouvent parfois des oreilles complaisantes. Fait rassurant, ils sont loin d'être nouveaux. Déjà, au XVII^e siècle, certains esprits chagrins estimaient qu'il n'y avait plus rien à découvrir en anatomie : celle-ci n'en a pas moins fait son chemin depuis. L'anatomie épuisée ! mais elle n'a encore vécu que les premiers temps de son histoire... Non seulement la véritable anatomie scientifique, l'anatomie causale, n'a jusqu'alors guère pu être abordée, mais l'anatomie comparée est encore à un stade rudimentaire, l'anatomie descriptive elle-même est très incomplètement connue : rien qu'en ce qui concerne cette

dernière, le domaine à explorer reste immense et de longtemps les travailleurs ne manqueront pas de sujets de recherche.

Au cours de ces dernières dizaines d'années, il est vrai, le champ d'activité de la Chaire s'est singulièrement amenuisé, au point de se réduire à l'étude du squelette et de l'encéphale dans la seule classe des Mammifères.

Lutter contre ce rétrécissement regrettable — ne délaisser aucun groupe zoologique, aucun appareil ou organe important — poursuivre les observations jusque dans l'intimité des tissus et ressusciter l'Histologie comparée brillamment inaugurée au Muséum par Pouchet et son école, mais bien abandonnée depuis — étudier parallèlement la morphologie et la biologie et s'efforcer de les éclairer l'une par l'autre — aborder résolument l'anatomie causale à l'aide des récentes découvertes de l'embryologie expérimentale, de l'endocrinologie et de la génétique — tels sont quelques-uns des moyens propres à rendre la science anatomique vivante et féconde et à assurer à la Chaire un avenir digne de son passé.

Programme certes ambitieux et surpassant les forces d'un seul homme. « Pour cultiver l'anatomie comparée », me disait un jour le Dr Rochon-Duvigneaud, « il faudrait un avoir cerveau deux fois plus gros que la normale ». Cuvier possédait un tel organe. Je ne suis pas aussi avantageusement doué ; du moins, décidé à me dévouer, sans réserve à ma tâche, aidé, je l'espère, dans le futur, par des collaborateurs choisis, je servirai de mon mieux le Muséum et la science française.

Auparavant, un devoir plus ingrat va me retenir. J'hérite, en effet, d'une situation matérielle désastreuse. Par suite d'une insuffisance prolongée des crédits, les collections d'étude du Laboratoire sont dans une condition presque tragique. Les pièces ostéologiques, par exemple, qui en représentent la partie la plus importante, et dont beaucoup sont fort précieuses, se trouvent éparpillées aux quatre coins du Jardin, ou entassées sans ordre dans des sous-sols malsains, faute de place où elles puissent être décemment logées, faute de meubles appropriés où elles puissent être classées et protégées : elles se détériorent gravement et sont plus ou moins inaccessibles aux travailleurs — état de choses déshonorant auquel il me faut à tout prix remédier.

J'ai l'heureuse fortune d'avoir les Collègues les plus amicalement compréhensifs, un Directeur dont j'admire profondément l'activité, l'intelligence, le dévouement sans limite à de hautes et très lourdes fonctions. Je ne doute pas, avec leur appui, de parvenir à éveiller l'intérêt des pouvoirs publics envers la Chaire qui m'est confiée, Chaire unique en France et peut-on même dire dans le monde, Chaire destinée à jouer un rôle de premier plan dans la vie intellectuelle de notre pays, et à constituer un centre d'attraction pour les savants

étrangers, mais qui a grand besoin d'être rajeunie, d'être rééquipée, et qu'il y a urgence à secourir efficacement.

12 mai 1944.

PRINCIPAUX DOCUMENTS UTILISÉS

- PREMIÈRE PÉRIODE. — Le Muséum d'Histoire Naturelle, par P. A. GAY (*in-8°*, Curmer, 1854).
- Recherches sur les origines de l'enseignement de l'anatomie humaine et de l'anthropologie au Jardin des Plantes, par E.-T. HAMY, (*Nouv. Arch. Muséum*, 3^e série, 7, 1895).
- Eloge de DU VERNEY, par FONTENELLE.
- Eloge de M. le baron A. PORTAL, par PARISET (*Mém. Acad. roy. Médecine*, 1834).
- CUVIER (G.). Discours prononcés à ses funérailles par ARAGO, GEOFFROY, SAINT-HILAIRE, PARISET.
- Biographie, par Von BAER (*Ann. Sc. Nat. Zool.*, 9^e s., 1908).
- Notice historique, par DUVERNOY (1833).
- Eloges, par LAURILLARD (1833), PARISET, PASQUIER.
- Discours prononcés aux fêtes du centenaire de Cuvier par A. MAYER et R. ANTHONY (Montbéliard, 1933).
- Histoire des travaux de CUVIER, par FLOURENS.
- Lettres de G. CUVIER à C. M. PFAFF (*in-16°*, Masson, 1858).
- Mémoires sur le baron CUVIER, par Mrs LEE (1833).
- Notes intimes sur Georges CUVIER, rédigées par le Dr QUOY (*Paris*, 1906).
- Cuvier et la Science de la Nature, par ROULE, (*Paris, Flammarion.*)
- Cuvier et la chaire d'Anatomie comparée du Muséum, par R. ANTHONY (*Arch. Muséum*, 6^e série, IX, 1932).
- BLAINVILLE (H. D. DE). Discours prononcés à ses funérailles par CHEVREUL, Auguste COMTE, C. PRÉVOST.
- Eloges, par FLOURENS (1854), BÉCLARD (1863).
- Notice historique, par NICARD (1850).
- La philosophie de D. de Blainville, par H. GOUHIER (*Rev. philosophique*, 1941).
- DUVERNOY (L.-G.). Notice, par FOCILLON (1855).
- SERRES (A.). Discours prononcé à ses funérailles par J. GUÉRIN.
- POUCHET (G.). Notices, par H. BEAUREGARD (*Jour. Anat. Phys.*, 1895), A. PETTIT (*Recueil des œuvres principales de Pouchet*, Paris, Masson, 1902).
- Leçon inaugurale (*Rev. scientifique*, XXV, 1880).
- FILHOL (H.). Discours prononcés à ses obsèques par J. CHATIN, BOUQUET DE LA GRYE, E. PERRIER).
- Notice, par H. NEUVILLE (*Bull. Soc. Philom. Paris*, 9^e série V, p. 91, 1902-1903).
- PERRIER (E.). Notices, par R. PERRIER (*Assoc. amic. anc. élèves de l'E. N. S.*, 1922), Ch. GRAVIER, R. ANTHONY (*Arch. Muséum*, 6^e sér., I, 1926).
- ANTHONY (R.). Notice nécrologique, par H.-V. VALLOIS (*Bull. soc. anthrop.*, Paris, 1942).